

**SAGA Junichi**

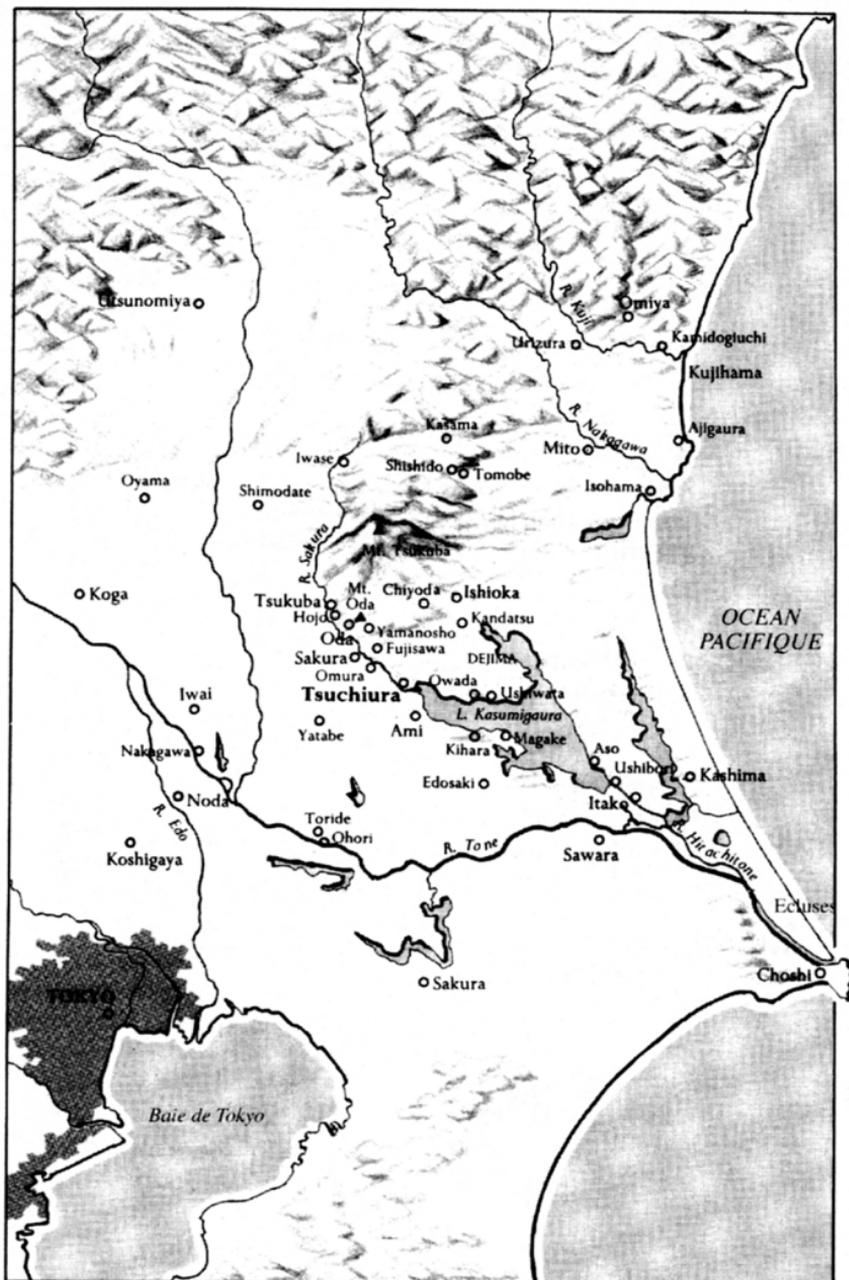
*Mémoires de paille  
et de soie*

Traduit de l'anglais  
par Geneviève Navarre



---

*Éditions Picquier*



## Préface

A travers ce recueil de témoignages rassemblés par un médecin de province auprès des personnes âgées de sa ville, leur demandant de raconter leurs souvenirs du Japon d'avant – d'avant la grande puissance économique –, c'est l'autre côté du Japon qui nous apparaît enfin : le côté humain, de la souffrance, de la patience, de la joie et des chagrins, de la maladie, du travail, des plaisirs, de la guerre : un monde plus proche de l'Angleterre de la révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle avec son lot de misères et d'horreurs, d'enfants faisant le travail des adultes, de filles de paysans vendues aux bordels, de nouveau-nés étouffés, et de maris alcooliques et bons à rien.

Mais tout cela se trouve raconté sans la moindre animosité, le moindre romantisme grandiloquent et le misérabilisme d'un faux naturalisme à la Dickens ou à la Zola. On se trouve ici plus près de la nature parce qu'il ne s'y trouve aucun souci de littérature ; on se trouve aussi plus près de la culture que l'on pratique quotidiennement sans le savoir, de cette culture et de cette identité japonaises qui semblent avoir été échangées contre le bien-être économique. On rencontre dans ce livre une foule de détails sur les mœurs et coutumes du temps passé, sur les techniques des artisans. On y entend le bruit des pas, des outils, des fêtes, les rires des enfants, les clochettes des enterrements, les sabots des chevaux,

le grincement des roues des charrettes, le tambour d'alarme de l'inondation. Ici, ancienne geisha, gangster, bouchère, pêcheur, professeur, couturière, vieillards de tout poil et de toutes origines viennent ingénument nous raconter leurs souvenirs. On y entend des histoires qui n'auraient pas déplu à un Giono ou à un Pagnol, par leur mélange de truculence et d'humilité, de simplicité et de chaleur, et tout à la fois des images dignes d'un vieux film expressionniste en noir et blanc : l'échelle contre le mur de la gare de Tokyo en construction au milieu des terrains vagues couverts d'herbes folles de deux mètres de haut, et conduisant à une toute petite salle où se trouve l'horloge de la gare ; le sac en papier rempli de lucioles pour éclairer l'enfant faisant ses devoirs ; l'errance du pêcheur en hiver à travers les marais et les roseaux ; le jeune gangster amoureux, tout seul, tremblant de peur et de froid, au milieu de la sombre forêt de pins ; le bûcher sur la colline des hors-caste, où l'on brûle la nuit les cadavres des gens morts de maladie infectieuse ; la petite fille s'apercevant de la mort de son frère nouveau-né qu'elle porte sur son dos et sa fuite affolée le long de la pente raide de la montagne, laissant tomber derrière elle le bébé froid au milieu des feuilles mortes ; le bain, la nuit, dans un baquet au bord du lac à la lueur des étoiles ; les familles de pêcheurs vivant toujours nus sur la grève en été ; la visite des geishas en kimonos luxueux tout au fond de la mine de charbon où



seuls les yeux des mineurs qui les regardent effrayés ressortent de l'obscurité...

Un livre à découvrir autant qu'à savourer : les chroniques du Japon qui s'en va et qui ne reviendra pas, d'un monde qui est passé pour toujours. Mais aussi la peinture d'un monde qui est le véritable arrière-plan du Japon d'aujourd'hui, un monde qui reste dans la technique, la précision, la patience, le courage, l'obstination, la générosité, la mentalité du Japonais moyen d'aujourd'hui. Un monde dont les paysages qui devaient être d'une grande beauté ont pour toujours disparu, remplacés par les usines, les autoroutes, les laides habitations entassées, les villes sans souci d'urbanisation, parce qu'il a fallu se dépêcher et passer, en l'espace de quelques dizaines d'années seulement, de la misère et de l'indigence extrêmes à l'industrialisation à outrance et au succès économique que l'on connaît.

C'est pourtant un livre sans thèse, le lecteur y verra ce qu'il veut voir, y prendra ce qu'il veut. L'économiste y découvrira les causes du succès du Japon d'aujourd'hui, le sociologue les fondements de la société japonaise actuelle, l'humaniste, le japonologue, l'ethnologue, l'historien y prendront tous de quoi alimenter leurs études. Mais surtout, le lecteur français de tous les jours verra l'humanité des Japonais, et pourra abandonner ses préjugés, comme nos grands-pères

virent autrefois, à la même époque où se situent la plupart de ces souvenirs, l'autre côté des tranchées avec *A l'ouest rien de nouveau*. Un livre qui aidera à réduire la distance qui sépare l'incompréhension, les préjugés mutuels, la peur, l'envie et la jalousie de la compassion, de l'empathie et de l'amitié.

*L'auteur* : Saga Junichi, docteur en médecine, né en 1941 à Tsuchiura, diplômé de l'université de Keio et pratiquant la médecine à Tsuchiura. Il commença à enregistrer les souvenirs de ses patients dans les années soixante-dix, quand il comprit quelles richesses d'informations restaient dans leurs mémoires. Il a aussi publié plusieurs ouvrages sur l'histoire locale de Tsuchiura et des travaux d'écologie, ainsi que plusieurs romans. Il a reçu le prix de la NHK pour un documentaire réalisé sur les immigrants japonais à Hawaï. Comme l'illustre ethnologue japonais Yanagita Kunio, M. Saga n'a pas une formation d'ethnologue proprement dite, mais de même que Yanagita, c'est la rencontre quotidienne avec des gens simples représentant la survivance d'une culture en voie de disparition qui l'éveilla à l'ethnologie. Remarquons en passant que son intérêt pour l'écologie complète parfaitement son entreprise ethnologique, puisque la perte de l'habitat naturel va toujours de pair avec la perte des traditions culturelles.

M. Saga a lui-même initié la traduction et la publication de ce livre en anglais par Kodansha International avec l'aide de fonds avancés par un autre médecin, M. Otsuka Nobuo. L'original en japonais fut publié aux frais de l'auteur, en un important volume relié aux reproductions en couleurs, par le Comité culturel de la préfecture d'Ibaragi où se trouve Tsuchiura, et la version anglaise fut établie à partir d'une compilation choisie par l'auteur et ses conseillers. Pour cette raison, la version française dut être réalisée à partir de l'anglais. Le livre dans sa version anglaise a remporté le prix du Club de la Presse des journalistes étrangers au Japon, en 1987.

Les illustrations du livre, d'une grande beauté dans leur simplicité et formant le complément parfait du texte, sont des dessins et peintures du père de l'auteur, qui tâcha dans la soixantaine de recréer visuellement le Tsuchiura de son enfance, travail qui inspira l'auteur dans cette entreprise d'enregistrement de la mémoire des personnes âgées de sa ville : « ... j'avais tenté », dit-il, « de recréer ce qui existait derrière les scènes de rue peintes par mon père ». On peut dire qu'il a remarquablement réussi.

Geneviève NAVARRE  
*Ethnologue, traductrice*

## Introduction

Mon père décida dans la soixantaine de se mettre à la peinture. Il espérait pouvoir recréer avec exactitude dans ses tableaux le Tsuchiura, lieu de sa naissance, d'il y a trente, quarante, cinquante ans. A la même époque j'entrepris la tâche complémentaire de tenter de recréer ce qui avait existé sous la surface des scènes de rue peintes par mon père. Je parlais à des centaines de personnes âgées et, à travers leurs souvenirs et leurs histoires, une vivante mosaïque de la vie quotidienne dans le Tsuchiura d'avant-guerre commença à voir le jour. Les coutumes, les croyances et les expériences qu'ils se rappelaient devant moi avaient existé au Japon pendant plusieurs centaines d'années, mais avaient pratiquement disparu sans laisser la moindre trace dans le grand tourbillon du changement des quatre dernières décennies.

Tous les jours, après ma journée de travail à la clinique, je parcourais la ville à pied, visitant l'une après l'autre plusieurs personnes âgées, un magnétophone portatif dans ma serviette. Les gens avec qui je parlais venaient de toutes les classes de la société : travailleurs journaliers, commerçants, fermiers, pêcheurs, yakusas (gangsters) et geishas. A la fois par leurs attitudes et par leurs expériences ils étaient le seul lien encore vivant avec la période féodale qui se termina par le renversement du dernier shogoun en 1868.

Il y a encore quarante ou cinquante ans, la pauvreté était un fait réel et largement répandu ici. Au cœur des



souvenirs des personnes âgées qui nous parlent dans ce livre, réside l'histoire des coups durs par lesquels le Japon a dû passer pour devenir la superpuissance économique qu'il est maintenant. Mais, en dépit de toute la misère et de la pauvreté d'alors, il existait aussi une singulière sérénité qui semble tout à fait perdue de nos jours.

A travers toute la ville, il y avait un nombre infini de puits communaux où les femmes du quartier se retrouvaient pour commérer pendant que les enfants jouaient, leurs voix résonnant par les ruelles étroites. Pendant les fêtes annuelles, tous, jeunes et vieux de la ville, descendaient dans les rues, pleines de gaieté et d'énergie ; des douzaines de petits magasins s'installaient dans chaque allée pour vendre boissons et nourriture ; et le son des socques de bois claquant sur la chaussée pavée résonnait à travers la ville jusque tard dans la nuit. Il existait un esprit collectif à Tsuchiura à cette époque, un vrai sens de la communauté.

Mais, en l'espace de moins d'un demi-siècle, tout a changé de façon irrévocable. Les longues rues aux bâtiments de bois bas et les magasins traditionnels tout ouverts sur la rue qui n'avaient pratiquement pas changé depuis le XVII<sup>e</sup> siècle ont été remplacés par des immeubles de bureaux en béton et des immeubles d'habitation. Presque toutes les rivières ont été comblées et sont devenues des artères à grande circulation.

Les petites fêtes locales ont presque toutes disparu et les petits sanctuaires du bord du chemin ont été abandonnés. Les gens sont bien plus riches, bien sûr, mais les pierres de fondation de ce qui a produit la richesse initiale ont été jetées au loin. Toute la ville a changé de visage. Non seulement le visage de la ville, mais aussi le style de vie des habitants et même leur façon de penser ont été révolutionnés, pour le meilleur et pour le pire.

Le seul endroit où pouvait encore se trouver cette richesse d'expérience était enfoui tout au fond de la mémoire de ceux qui, nés au début du siècle, avaient à la fois connu le Japon d'antan et vécu tous ces changements. En enregistrant leurs souvenirs pour la postérité, j'espérais pouvoir réduire un tant soit peu la distance qui sépare, en expérience et en perception, le Japon traditionnel des siècles passés et le Japon d'aujourd'hui.

Malheureusement, dans les quelques années écoulées depuis l'enregistrement de leurs souvenirs, un grand nombre de ces personnes sont mortes. Le plus remarquable conteur parmi eux fut sans doute Takagi Fukusaburo. Je lui rendis régulièrement visite pendant huit ans pour enregistrer ses souvenirs. Vers la fin, il était devenu tellement faible qu'il ne pouvait même plus manger, mais il refusait obstinément d'aller à l'hôpital. Comme il était l'un de mes patients, j'allais le voir presque tous les jours ; je me rendis bientôt compte que le fait de me raconter ses souvenirs des vieux jours était

devenu la seule joie qui lui restait au monde. Le récit « Les hors-caste », qui se trouve traduit dans le présent ouvrage, fut le dernier d'une centaine d'épisodes dont il s'était souvenu pour moi. Il mourut deux jours plus tard.

Tsuchiura est une petite ville très ordinaire. On trouve des villes de ce genre dans tout le Japon. Dans d'innombrables autres régions, il a dû exister des milliers de gens qui ont vécu et pensé de façon très semblable à celle décrite dans ce livre. Eux aussi ont vu le changement arriver avec la même force effroyable. Il n'est donc pas exagéré de dire que le Tsuchiura décrit ici à travers les histoires d'une soixantaine d'hommes et de femmes âgés et dans les dessins de mon père est symbolique de tout ce que le Japon a connu pendant les cent dernières années. Toutefois, je crois que la vie d'une communauté est indiscutablement marquée par sa géographie et son histoire propres et, bien que les événements décrits ici ressemblent à ce qui se passait dans le reste du pays, ils sont aussi, d'une certaine façon, colorés par le caractère local de l'endroit où ils se sont produits. C'est pourquoi une brève description de Tsuchiura et de ses environs me semble nécessaire.

Tsuchiura se situe à soixante-quatre kilomètres ou une heure de train au nord-est de Tokyo. Sa population actuelle atteint environ cent dix mille habitants. Les registres indiquent qu'elle était de cinq mille au début



du XIX<sup>e</sup> siècle et augmenta jusqu'à quatorze mille vers les années 1870, mais soixante ans plus tard, en 1935, elle ne dépassait pas dix-neuf mille habitants.

A huit kilomètres à l'ouest de Tsuchiura se trouve la cité scientifique de Tsukuba. On a édifié dans ce qui était autrefois une région de basses collines couvertes de denses forêts de conifères et parsemées de petits villages une technopolis géante comprenant deux universités et pas moins de quarante-cinq instituts de recherche technologique de pointe. A vingt-quatre kilomètres au nord-ouest de Tsuchiura se dresse le mont Tsukuba. La ville est bordée à l'est par le lac Kasumigaura, le second lac d'eau douce le plus important du Japon. Il y a vingt mille ans, le lac faisait partie de la mer et formait une baie intérieure qui s'étendait jusqu'au pied du mont Tsukuba. Au cours des derniers deux ou trois cents ans, tous les villages des alentours du lac ont été la proie de graves inondations, dont la responsabilité revient entièrement au gouvernement shogounal du XVII<sup>e</sup> siècle. La rivière Tone, la troisième rivière la plus longue du Japon, se jetait autrefois dans la baie d'Edo, mais, comme cela impliquait qu'Edo (l'actuelle Tokyo) subisse de fréquentes inondations, le gouvernement décida de changer le cours de la rivière de façon qu'elle s'écoule dans la mer, cinquante-quatre kilomètres plus à l'est. Les travaux de canalisation durèrent plus de soixante ans et épargnèrent effectivement Edo des inondations. Mais la

rivière détournée se mit à causer des inondations catastrophiques dans la région de Tsuchiura. De plus, les grandes quantités de sable et de boue déposées par la rivière depuis son amont finirent par bloquer le passage qui reliait le lac Kasumigaura à la mer, ce qui le transforma rapidement en lac d'eau douce. Il existait encore un étroit canal qui reliait une partie du lac avec la mer, grâce auquel il était encore possible jusqu'à récemment de pêcher des poissons d'eau salée tels que des éperlans. Mais, en 1973, les écluses situées entre la rivière Hachitone et la mer furent définitivement fermées, empêchant pour toujours la mer de communiquer avec le lac.

Le lac Kasumigaura est maintenant séparé de la mer par une longue et étroite bande de terre, à l'extrémité sud de laquelle se trouvent deux anciens « grands sanctuaires », Kashima et Katori. Lorsque fut établie il y a plus de mille ans la hiérarchie des sanctuaires shintô, seul un autre sanctuaire (à Ise) reçut aussi le titre supérieur de « grand sanctuaire ». Kashima est dédié au dieu Takemiikazuchino, qui est décrit comme le plus courageux de tous les dieux dans le *Kojiki*, la plus ancienne chronique historique et mythologique du Japon.

Tout semble indiquer que de puissants seigneurs possédant des liens étroits avec la cour impériale vivaient dans cette région depuis des temps très anciens. Aux époques de Nara (646-794) et de Heian (794-1185), la région était réputée pour être le lieu de naissance de

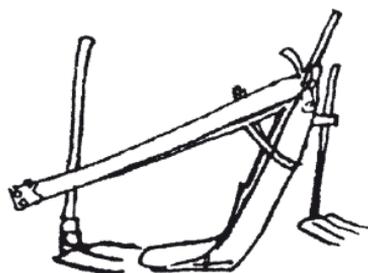
guerriers singulièrement courageux et loyaux. La province de Hitachi, où se situe Tsuchiura, a joué un rôle politique important pendant le premier millier d'années de l'histoire écrite du Japon. Quelle est donc la cause de l'effacement soudain de la scène centrale de l'histoire du Japon de cette province autrefois si fière et de sa transformation en région rurale de moindre importance ? La réponse réside dans les événements de la période Tokugawa (1600-1868). Pour s'assurer le succès de leur régime, les shogouns Tokugawa repoussèrent tous les seigneurs guerriers puissants le plus loin possible de leur capitale, Edo. Un des clans anti-Tokugawa les plus puissants dans la proximité d'Edo se trouvait être la famille Satake, originaire de Tsuchiura, et ils furent déplacés de force en Akita, à l'extrémité nord de l'île principale du Japon ; leur domaine fut distribué entre des clans ayant fait allégeance aux Tokugawa et n'ayant aucun lien avec la région.

Pendant la plus grande partie de la période d'Edo, le domaine fut régi par le clan illustre des Tsuchiya. Les seigneurs Tsuchiya jouèrent un rôle politique important tout au long de l'époque des Tokugawa : le clan possédait un siège héréditaire au Conseil du gouvernement shogounal, et plusieurs membres de la famille furent Premiers ministres du shogoun. Par conséquent, le clan ne se trouvait concerné que par la politique centrale et ne regardait son domaine que comme une simple source

de revenus. Le fait que, pendant les presque trois cents ans de la période shogounale des Tokugawa, Tsuchiura ne connut aucun développement culturel ni aucun succès artistique prouve bien le manque total d'intérêt montré par le clan des Tsuchiya pour leur domaine.

En 1868, le shogounat des Tokugawa fut renversé et le nouveau gouvernement de Meiji se mit à la tâche de moderniser le Japon à la façon occidentale. La région de Tsuchiura ne prit cependant pas une part influente dans la révolution sociale de l'époque, acceptant seulement passivement les changements. La plupart des samourais quittèrent la région et le château tomba en ruine. Des marchands à la fortune récente se construisirent des demeures et des entrepôts splendides. Avec leur capital, ils achetèrent aussi de vastes terrains qu'ils louaient ensuite aux paysans qui les occupaient déjà, moyennant un fort pourcentage des récoltes.

L'avidité de ces gens se trouve sans doute le mieux illustrée par l'histoire des logements construits par un grand nombre de ces propriétaires terriens. Avant la guerre, les rues principales de Tsuchiura comprenaient de nombreuses maisons de belle allure et de beaux magasins, mais les ruelles qui s'étendaient derrière les rues principales étaient pleines de pauvres logements étroits. La plupart de ces logements étaient mis en place par de riches propriétaires dans un seul but : obtenir régulièrement une bonne quantité d'engrais pour leurs



terres. Les excréments étaient l'engrais le plus simple et le meilleur marché, et un propriétaire terrien qui construisait des logements pouvait utiliser à profit les matières fécales de ses habitants.

Les fermiers ruraux ne pouvaient se permettre que de consommer de simples aliments tels que patates et millet, qui ne possédaient guère de valeur nutritive, et leurs excréments ne s'avéraient donc pas utiles comme engrais. Les locataires des logements étaient eux aussi d'une grande pauvreté, mais ils avaient cependant accès à une meilleure alimentation que les paysans, produisant ainsi des excréments d'une meilleure qualité. Le propriétaire envoyait régulièrement ses employés vidanger les latrines des logements ; le produit était ensuite transporté à la campagne et conservé à l'intérieur d'immenses cuves dans chaque village. Les fermiers locataires devaient ensuite payer pour pouvoir en utiliser dans leurs champs. Ces cuves d'excréments offraient parfois un risque, cependant : plusieurs personnes m'ont raconté que de temps en temps un villageois particulièrement pris d'alcool tombait la tête la première dans une cuve. Une bien triste façon de perdre la vie, s'il en est !

En plus des marchands et des pauvres travailleurs, vivaient dans ma ville un certain nombre de professionnels – médecins, notaires, prêtres et professeurs –, mais leur manque d'intérêt pour les affaires locales les empêchait d'avoir une quelconque influence sur la communauté.

C'est ainsi que le niveau culturel et artistique de Tsuchiura demeura relativement bas, et très peu d'installations publiques de quelque intérêt furent construites.

En contraste avec le manque d'activité culturelle de la ville, des plaisirs plus « vulgaires », en particulier les quartiers réservés, étaient très florissants. Pendant la période d'Edo, Tsuchiura se trouvant sur l'une des routes principales du Nord était remplie de tavernes et d'auberges où les serveuses jouaient aussi le rôle de prostituées de bas étage. Ces auberges existaient encore, quoique en moins grand nombre, dans le premier quart de ce siècle, mais l'arrivée de l'escadrille aérienne de la marine changea la situation du tout au tout. Dans les années vingt, la marine japonaise établit une école de formation des pilotes sur la rive du lac Kasumigaura, à environ dix kilomètres au sud de la ville. L'escadrille aéronautique de Kasumigaura, comme elle s'appelait, devint la plus grande base aérienne du Japon et acquit sa célébrité (ou devrais-je dire sa notoriété) comme lieu d'entraînement des kamikazes. La base exerça une influence profonde sur l'économie et la société de Tsuchiura et, en particulier, apporta une grande prospérité aux quartiers réservés. C'est pourquoi les autorités décidèrent que, pour empêcher les hommes de faire du tapage en ville, on devrait déplacer les bordels et les maisons de geishas à l'intérieur d'un seul quartier de plaisirs situé dans la banlieue sud de Tsuchiura.

Des filles de toutes les régions du Japon arrivaient dans la ville et, dans ses grands jours, le quartier comprit plus de quatre-vingts geishas et une centaine de prostituées pour les classes inférieures. Ce livre contient des souvenirs racontés par plusieurs femmes maintenant âgées de plus de soixante-dix ans ou de quatre-vingts ans, qui servirent avant la guerre certains des officiers les plus importants du pays. Mais la base fut fermée à la fin de la guerre, les employés du quartier de plaisirs déménagèrent et Tsuchiura redevint une petite ville de campagne sans intérêt.

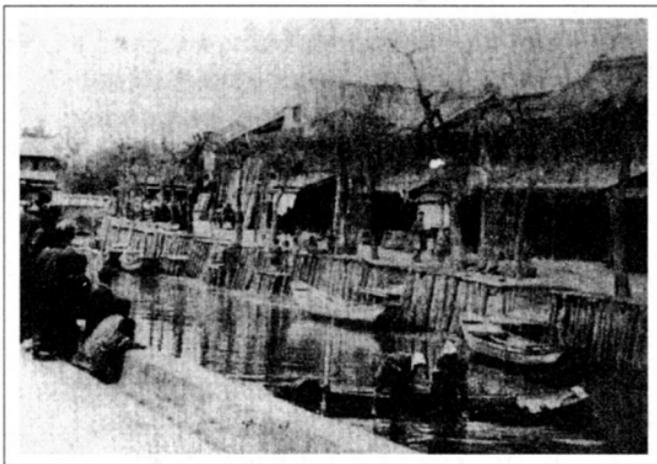
Les régions rurales entourant Tsuchiura sont devenues prospères ces vingt ou trente dernières années, mais tous leurs problèmes n'ont pas encore disparu. Les gens de la campagne se méfient toujours beaucoup des étrangers et adhèrent toujours obstinément à certaines de leurs anciennes coutumes. Dans un sens, cela leur a permis de conserver une partie de leur identité, mais au prix d'une attitude défensive. Il reste, il est vrai, l'ombre d'une autre époque dans leur façon de vivre.

Ce livre fut d'abord publié en 1981 sous le titre *Tsuchiura no sato (Ma ville natale, Tsuchiura)*. La raison pour laquelle je me suis décidé à en obtenir la traduction anglaise vient du fait qu'il me semblait que ces histoires racontaient à propos du Japon moderne quelque chose de très peu connu dans le reste du monde, et probablement des Japonais eux-mêmes. A savoir que le Japon, qui est maintenant si fier d'être une nation avancée, hautement

technologique, a connu jusqu'à très récemment un tout autre type de société ; et c'est cette société qui, tout arriérée qu'elle fût, a formé la base de ce qu'est devenu le Japon d'aujourd'hui. [...]

Saga JUNICHI  
*Tsuchiura, 1986*

## AUTOUR DE LA VILLE



Ce qui est de nos jours la rue principale de Tsuchiura

## Les logis Fudo

*M. Terauchi Ryutaro (né en 1905)*

A Tajuku, à côté des logis Fudo, il y avait un magasin de riz, appelé *Chez Hirose*, qui appartenait à mon grand-père. Il m'avait adopté quand j'avais quinze ans et je devins apprenti dans son commerce. J'y restai jusqu'à ce que j'aie vingt ans, donc, j'ai bien connu le quartier.

Les gens qui habitaient les logis étaient tous extrêmement pauvres. En travaillant dans le magasin de riz, voyez-vous, je savais bien comment ils se débattaient. Une femme attendait que son mari rapporte à la maison son salaire du jour de peut-être bien quarante ou cinquante sen et alors seulement – même s'il était déjà bien tard – elle pouvait sortir acheter du riz. Si elle avait les moyens, elle en achetait cinq livres, mais en général elle ne pouvait en prendre que trois ou quatre. Ça m'étonnerait qu'il y ait jamais eu un seul foyer dans tous les logis capable de s'acheter dix livres de riz d'un seul coup. Mais on ne pouvait pas rester ouvert toute la nuit, alors, tôt le matin, quand on était encore fermé, quelqu'un venait frapper aux volets en disant : « Ma famille a faim, vendez-moi du riz. »

Quand il pleuvait fort, les hommes ne trouvaient pas de travail et l'argent ne rentrait pas, ce qui voulait dire un bol vide. Je suis sûr qu'il y a des gens pour dire que nous aurions dû leur en donner un peu à crédit quand ils étaient dans le besoin. Mais si on avait commencé, ça n'aurait jamais fini : il y avait des douzaines de familles pauvres dans les logis Fudo et aussi dans les logis Nakasei, juste à



Pilon et mortier

côté dans la même petite ruelle, et si tous ces gens avaient reçu du riz à crédit, c'est le marchand de riz qui aurait fait faillite. Alors personne ne recevait jamais rien à l'œil. Les locataires des logis le savaient, et jamais personne n'est venu en pleurant nous demander de l'aide. Quand ils n'avaient plus d'argent, ils trouvaient bien un moyen de se remplir l'estomac, soit en mettant au clou quelque chose à eux, soit en empruntant un peu de nourriture à leurs voisins.

La chose la plus facile à mettre en gage était le *hanten*, petit manteau imprimé avec la marque déposée d'une des grandes maisons de commerce de la ville. Même si le *hanten* était vieux et fatigué, le prêteur sur gages vous avançait toujours la somme de bonne grâce. C'est parce que, même si le manteau était en piteux état, le magasin qui l'avait fait faire à son nom le rachèterait à tout coup. Il y avait une histoire bien connue derrière tout cela. Une fois, un homme avait reçu un *hanten* d'une épicerie quand il avait travaillé à la construction de leur nouvel entrepôt et l'avait ensuite engagé mais n'avait pas pu repayer le prêt. Son prêteur sur gages avait passé le vieux manteau sur une barre qu'il avait suspendue en travers de la rue. A la moindre brise, le *hanten* avec le nom du magasin imprimé dessus claquait au vent et, au bout de quelques mois, il commença à se déchirer. Ce n'était pas dans l'intérêt du magasin d'où venait le *hanten*, aussi le propriétaire du magasin se



Ruelle typique

dépêcha d'envoyer l'un de ses employés le racheter. Tous les grands magasins étaient fiers de leurs *hanten*, donc les prêteurs les prenaient toujours en gage avec plaisir.

Mais s'il continuait à pleuvoir pendant plusieurs jours, il ne restait plus rien à mettre au clou et les gens en étaient réduits à manger de la bouillie. Les familles qui n'avaient même pas de bouillie mangeaient de l'orge étuvée, avec peut-être un peu de sauce de soja dessus. Mais dans la ville, personne n'en venait au millet, aussi affamés qu'ils fussent. C'est dur à imaginer aujourd'hui, mais c'était plutôt courant de ne pas manger du tout pendant deux ou trois jours, et vous aviez bien de la chance si vous pouviez manger des gâteaux de riz une ou deux fois par an.

En fait, une fois par an, les locataires des logis recevaient ce qui s'appelait des « gâteaux de merde ». Un fermier de la région venait souvent avec une charrette et achetait tous les excréments des latrines communes ; et à la fin de l'année, il leur apportait du riz à gâteau pour les remercier de l'avoir fourni toute l'année en engrais. Tout le monde se rassemblait dans l'allée et le riz était pilé dans un mortier emprunté pour l'occasion. Il y avait pas mal de bruit. « On peut voir que les "affaires" ont bien marché cette année, il y a plein de "gâteaux de merde" », blaguaient les gens entre eux. Le ton des voix montait au fur et à mesure que le riz était pilé. Les

enfants ne pouvaient pas attendre que les gâteaux soient prêts et se faufilaient jusqu'au bol pour chiper des morceaux de pâte à moitié prête. Je les vois encore courir le long de l'allée tout joyeux. On sentait bien que le Nouvel An approchait. Ça faisait du bien de voir tout le monde s'amuser comme ça.

Il n'y avait pas d'endroit où faire la cuisine dans les logis, alors tout le monde devait faire sa cuisine dehors, dans la rue, sous l'auvent. Ceux qui n'avaient pas de four en terre portatif en improvisaient un en tôle, qu'ils gardaient allumé avec un éventail.

Comme tout le monde faisait sa cuisine sur le palier, tout le monde savait ce que les autres avaient pour dîner. Personne n'avait de quoi s'acheter des mets délicats mais, de temps en temps, quelqu'un avait reçu quelque chose en cadeau et le partageait avec tous les voisins.

Personne n'avait de volets non plus, alors, avec seulement leurs portes coulissantes recouvertes de papier pour les séparer du dehors, il faisait drôlement froid en hiver. Les portes et les fenêtres étaient toutes mal ajustées, et les courants d'air passaient par les interstices. Le toit était recouvert de brindilles, et comme les locataires ne payaient pas grand-chose comme loyer, le propriétaire ne se donnait pas la peine de le faire réparer quand il y avait des fuites. Je me demande encore comment ils faisaient pour vivre dans un tel endroit. Je suppose

qu'ils n'avaient nulle part où aller et, comme ils disaient, « c'est chez nous ». Ils étaient tous pauvres ensemble, ils s'aidaient les uns les autres et ils s'entendaient bien. De bien des façons, c'était peut-être mieux que de devoir vivre dans un immeuble froid et impersonnel comme de nos jours.